

PRESENTATION.

Le groupe Histoire du Cral ayant entamé l'étude des événements régionaux des journées sanglantes d'août 1914 (le projet SAMBRE ROUGE), c'est avec un réel plaisir que nous proposons à nos lecteurs quelques extraits du manuscrit de Monsieur Léon LECLERCQ.

Pendant très longtemps citoyen du hameau de WESPES à Leernes, ce chroniqueur local nous fait découvrir la vie, les personnes et l'environnement d'un fort joli coin de notre région dans la première moitié de ce siècle.

En août 1914, Monsieur Leclercq avait neuf ans: "... l'âge suffisant pour les souvenirs de la guerre". Les souvenirs de cet écrivain talentueux sont précis et abondent de détails vécus par lui-même ou par ses proches. A sa lecture nous pouvons revivre, minute par minute, ce que fut l'angoisse des civils précipités dans la guerre. C'est un récit qui "...touche les cœurs" tout en faisant revivre un passé douloureux.

Merci, Monsieur Leclercq, de nous permettre d'offrir à nos lecteurs une page si sensible de vos souvenirs.

Jean MEURANT

PLAN DES EXTRAITS:

Dans ce numéro de HPS, nous présentons:

1. Le début - Le départ
2. Les premiers jours de la guerre et la garde civique
3. L'arrivée des Français - Les Dragons

Dans le prochain numéro de HPS, nous présenterons:

4. Souvenirs du combat (ndlr "de Leernes")
5. Croix-Rouge
6. La défaite française - La barbarie allemande



1. LE DEBUT - LE DEPART

A la déclaration de la guerre, nous (mon père, ma mère, les deux enfants) apprîmes la nouvelle le mardi de la ducasse de Fontaine-l'Evêque, le 4 août au soir. Cette fête tombait le dimanche suivant le 26 juillet. Malgré la gravité du moment, confirmée de plus en plus, le concert de l'harmonie, le mardi soir, eut lieu sur le kiosque en maçonnerie de l'Esplanade ainsi que le feu d'artifice traditionnel. Zéphir Leclercq, flûtiste et soliste, joua probablement son dernier concert de société et, pendant celui-ci, mon père lui découvrit, un air morose inaccoutumé laissant supposer ensuite qu'il réalisait déjà ce qui arrivait. Le mercredi avant l'aube, les billets de rappel se portaient alors en masse et nos chers soldats faisaient leurs adieux. On ne m'éveilla pas quand Zéphir vint à mon lit et à celui de mon frère dont il était le parrain; j'avais neuf ans, l'âge suffisant pour les souvenirs de la guerre, de 9 à 13 ans et plus.

Le marché de Fontaine-l'Evêque, le mercredi al'maquée, dernier jour de la fête, se déroula dans une certaine inquiétude. Rosa Bataille dont le fiancé (Valmy Bercy - plus tard son mari) devait être rappelé, et jeune fille probablement en quête de nouvelles, m'y conduisit. Les gens s'arrêtaient, parlaient en se rencontrant dans les rues, toujours du même sujet; il y avait du monde et il n'imaginait pas la réalité de la guerre comme possible et irréversible. On voyait dans le rappel parfois un geste simplement inventé comme on l'avait cru pour les rappels de grèves précédentes, croyant que nos soldats seraient renvoyés dans leurs foyers après une quinzaine de jours, que la guerre pourrait peut-être durer quelques mois si réellement elle avait lieu ... pour certains 8 ou 9 mois. Cependant, elle était bel et bien commencée et elle devait durer les quatre

années avec trois gros mois en plus: du 2 août 1914, jour de l'ultimatum, au 11 novembre 1918 pour ne pas terminer par une paix immédiatement signée. Les soldats de l'armistice furent encore maintenus de longs mois sous les armes par la suite.

A l'armistice, nos soldats revinrent en permission assez vite; c'était la joie des retrouvailles et plus tard des fêtes patriotiques mais lors du rappel en 1914, ils étaient rentrés, les uns naïfs, les autres maussades, tous décidés à faire leur devoir; l'un d'eux, à la gare, cachant probablement son souci, faisait rire en disant qu'il allait revenir la tête en dessous du bras.

2. LES PREMIERS JOURS DE LA GUERRE ET LA GARDE CIVIQUE.

La commune organisa une garde civique avec les hommes restants dès les premiers jours. Des sentinelles furent posées à des carrefours autour de la localité en des points choisis; elles contrôlaient à vue (il n'y avait pas de cartes d'identité) les passants et véhicules pour repérer éventuellement toute infiltration ennemie d'espionnage ou autre. Ces sentinelles avaient parfois un fusil de chasse sans cartouches; on barrait parfois le chemin avec une perche, ce qui était désagréable et l'on se demandait ce que cette surveillance, à mission vague, aurait pu prévenir. Certains désignés montèrent la garde en des lieux indiqués, parfois dangereux, notamment au bois des Laury (dessus du Long-des-Bois, coup d'oeil sur la Sambre) avec un bâton et une corde (probablement pour lier les prisonniers); une guérite y était construite.

On était donc bien naïf pendant que nos soldats payaient déjà de leur sang la défense du sol national, mais que savait-on des hostilités?

Tout le monde s'attendait, cherchait à voir des allemands; on ne savait pas comment ils étaient habillés.

A l'école, nous partîmes en promenade avec Monsieur Durieux avec une légère appréhension vers Montignies; nous circulâmes pendant une demi-journée au sommet des monticules à droite avant d'arriver au bois de Landelies avec la hantise de voir arriver quelques hommes, quelque chose d'imaginaire, des allemands, sans savoir comment ils se présenteraient.

3. L'ARRIVEE DES FRANCAIS - LES DRAGONS.

Les Français volaient au secours de la Belgique restée fièrement neutre en se défendant. Cette année, 1914, durant le mois d'août, nous eûmes des journées ensoleillées excessivement chaudes, c'est d'ailleurs le moment des canicules. Un après-midi, arriva subitement un détachement de dragons à rouges culottes et à casques luisants, pourvus vers l'arrière d'une queue de cheveux descendant le long du milieu du dos. Ces dragons furent accueillis par les habitants de Wespes et restèrent quelques jours hommes et chevaux (cavalerie); au dessus de la place se faisait l'inspection des chevaux jugés disponibles ou non pour le service.

L'arrivée de la viande par fourragère à vivres se fit en face de la grosse maison Tainmont et le Français, toujours jovial si pas dépitant, taquinait en essayant de resquiller de plus belles parts pour son unité; il n'avait pas encore reçu le baptême du feu.

Un bureau de commandement se tenait chez Jules André (ancienne maison de Camille Bouton - aujourd'hui chez la Veuve E. Horgnies-Pottiaux); de temps en temps, on voyait une estafette - cycliste à bas vélo - avec une casquette à palette arrière pour protéger le cou du soleil; cet homme arrivait souvent au poste

comme un facteur léger, y entraît puis en sortait en le quittant sans perdre de temps ni le secret des opérations. Bientôt, le détachement nous quitta et je le vis du pied de la ruelle où j'étais à Leernes près de la maison Blondine Dehont-Renard arriver du "Tienne d'Havay" en colonne par quatre, au petit trot. Il passa et je révis une fois le troupier qui, en compagnie de frères d'armes, avait pris du café chez nous à l'arrivée; j'ai gardé le souvenir de l'avoir reconnu à la quatrième file par rapport à ma situation parce qu'il était subitement entré dans ma sympathie et je me suis bien des fois demandé ce qu'il était devenu avec ses compagnons pendant et après la tourmente.

Pendant le séjour des dragons, en fin de journée, arrivèrent, un jour, de la rue des Ecoles, quelques lourds camions faisant partie d'un service d'armée; ils s'arrêtèrent, le premier un peu avant de déboucher sur la place et ils avaient parcouru des dizaines de kilomètres sans relâche. Les chevaux, sans collier, tiraient directement par le poitrail et sous la large lanière appropriée, la peau avait eu des poils remplacés par des éraflures. Sur la place, le bac de la pompe bouché (avec gazons) servait toujours d'abreuvoir ou bien des seaux étaient transportés; je n'ai pas souvenir que ces chevaux furent dételés mais je crois bien qu'ils furent ravitaillés en nourriture (avoine) et en eau.

Le combat de l'Espinette approchait: rencontre de Français et d'Allemands; dans les environs de l'Espinette cantonnaient des troupes françaises près de "Tous Vents", et plus loin en direction de Hameau; ils occupaient les lieux et organisaient le terrain tout proche. En avant du cimetière de Leernes, des tranchées furent creusées et restèrent ouvertes longtemps après les combats. Elles étaient à droite presque à l'extrémité du chemin du Roi aux terrains à bordure de chemin prononcée, en allant de Wespes vers le cimetière. J'ai compris, d'entendre dire après le combat, que les tranchées avaient été orientées pour

tenir la route de Mons en respect, ce qui fut néfaste aux Français qui, par surprise, furent assaillis de flanc par les Allemands débouchant du bois de Goutroux. D'OnC ces tranchées étaient établies en profondeur à partir de celles que j'ai vues par la suite et que je viens de signaler.

Pendant ce temps, le Docteur Hautain, aménageait ses postes de Croix-Rouge. Son petit livre d'après guerre est très instructif sur le combat, les troupes, les blessés; pour moi, ces jours furent vécus à Wespes d'où je ne vis pas grand-chose: ce que je vais raconter avec mes souvenirs.

Léon LECLERCQ



La garde civique de Charleroi en tenue de campagne.